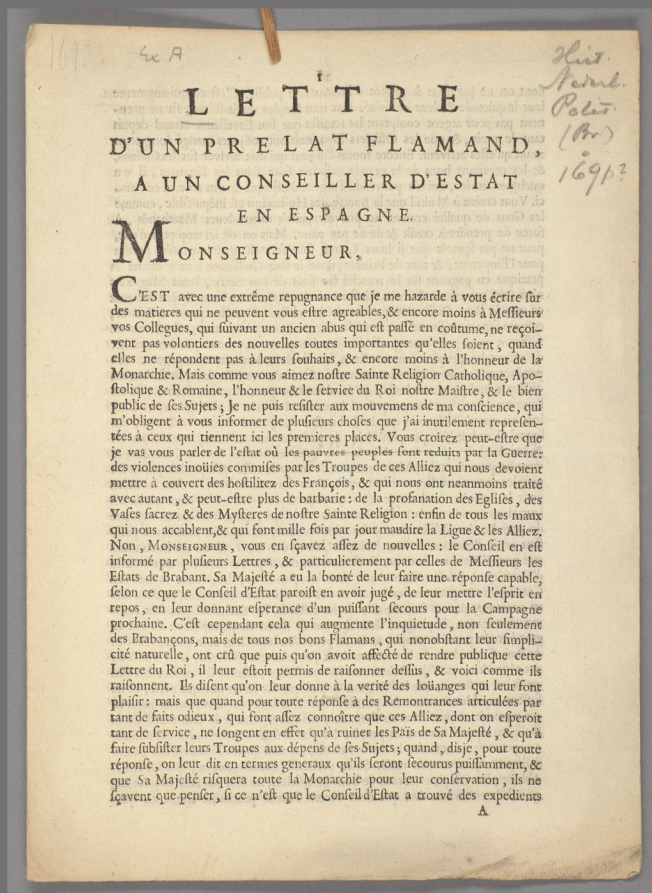


Lettre d'un prélat Flamand, à un conseiller d'estat en Espagne.



Tryck // / I25 B14c Br. 1691

Tillkomstår 1691?

Digitaliserad år 2019



National Library
of Sweden

1691
 2e A
 H. Hist.
 P. P. P.
 (Br)
 1691?

LET T R E
 D'UN PRELAT FLAMAND,
 A UN CONSEILLER D'ESTAT
 EN ESPAGNE.
 MONSEIGNEUR,

C'EST avec une extrême repugnance que je me hazarde à vous écrire sur des matieres qui ne peuvent vous estre agreables, & encore moins à Messieurs vos Collegues, qui suivant un ancien abus qui est passé en coûtume, ne reçoivent pas volontiers des nouvelles toutes importantes qu'elles soient, quand elles ne répondent pas à leurs souhaits, & encore moins à l'honneur de la Monarchie. Mais comme vous aimez nostre Sainte Religion Catholique, Apostolique & Romaine, l'honneur & le service du Roi nostre Maistre, & le bien public de ses Sujets; Je ne puis resister aux mouvemens de ma conscience, qui m'obligent à vous informer de plusieurs choses que j'ai inutilement représentées à ceux qui tiennent ici les premieres places. Vous croirez peut-estre que je vas vous parler de l'estat où les pauvres peuples sont reduits par la Guerre: des violences inouïes commises par les Troupes de ces Alliez qui nous devoient mettre à couvert des hostilités des François, & qui nous ont neanmoins traité avec autant, & peut-estre plus de barbarie: de la profanation des Eglises, des Vases sacrez & des Mysteres de nostre Sainte Religion: enfin de tous les maux qui nous accablent, & qui sont mille fois par jour maudire la Ligue & les Alliez. Non, MONSEIGNEUR, vous en sçavez assez de nouvelles: le Conseil en est informé par plusieurs Lettres, & particulierement par celles de Messieurs les Estats de Brabant. Sa Majesté a eu la bonté de leur faire une réponse capable, selon ce que le Conseil d'Etat paroist en avoir jugé, de leur mettre l'esprit en repos, en leur donnant esperance d'un puissant secours pour la Campagne prochaine. C'est cependant cela qui augmente l'inquietude, non seulement des Brabançons, mais de tous nos bons Flamans, qui nonobstant leur simplicité naturelle, ont crû que puis qu'on avoit affecté de rendre publique cette Lettre du Roi, il leur estoit permis de raisonner dessus, & voici comme ils raisonnent. Ils disent qu'on leur donne à la verité des loüanges qui leur font plaisir: mais que quand pour toute réponse à des Remonstrances articulées par tant de faits odieux, qui sont assez connoître que ces Alliez, dont on esperoit tant de service, ne songent en effet qu'à ruiner les Pais de Sa Majesté, & qu'à faire subsister leurs Troupes aux dépens de ses Sujets; quand, disje, pour toute réponse, on leur dit en termes generaux qu'ils seront secourus puissamment, & que Sa Majesté risquera toute la Monarchie pour leur conservation, ils ne sçavent que penser, si ce n'est que le Conseil d'Etat a trouvé des expedients

dont on ne juge pas à propos d'informer le public. C'est ce qui augmente leur inquietude & leur curiosité. Car tout simples qu'ils soient, ils ne prennent pas pour argent comptant les remises que son Excellence attend depuis tant de mois, & que les Officiers Espagnols ont toujours mangé long-tems avant qu'elles arrivent. Encore moins l'argent qui doit arriver sur les Galions, & les revenans bons de la grande reforme faite dans les Finances, il y a quelques années, qui n'a pas rendu l'argent d'Espagne moins rare en ce Pais-ci. Vous croiez à Madrid que la Bourse des Hollandois est inépuisable, comme les Gens de qualité croient ne pouvoir jamais ruiner leurs Marchands, à force de prendre à credit & de ne pas paier. Mais on est ici trop près d'eux, pour ne pas sçavoir que si leurs Livres sont fort chargez de grosses parties pour l'Empereur, & tant de Princes, dont le Roy Guillaume leur a donné la pratique en gagnant sur le marché les frais de son Sacre, leurs Magazins n'en sont pas mieux fournis. Ainsi nos bonnes Gens ne content pas sur tout ce que le Roy Guillaume promet de les obliger à prester pour ce Pais-ci, comme sur une ressource fort considerable, puisque quinze cens mille florins ne suffiront pas à paier une grosse Armée telle qu'on la promet, & l'empescher de ruiner les peuples comme elle a fait les deux dernieres Campagnes. Cependant quand ils voient la contenance assurée de nos Ministres, ils se doutent qu'il y a quelque autre chose, qu'ils n'auroient peut-estre pas deviné s'ils ne l'avoient appris par beaucoup de Lettres de Hollande & d'Angleterre. C'est le bruit qui s'est répandu que le Roi nostre Maistre avoit fait un Traité, par lequel il cedoit Nieuport, Ostende, & quelques autres Places, aux Hollandois & aux Anglois, pour seureté du secours qu'ils enverroient dans les Pais-Bas; & vous ne pouvez croire, MONSEIGNEUR, le mauvais effet qu'a produit parmi les peuples cette nouvelle, vraie ou fausse. Vous sçavez combien ils sont ici zelez pour la Religion Catholique, & vous pouvez par conséquent juger quelle est leur alarme, de voir dans des nouvelles publiques, qu'on a resolu en Espagne de prendre des Eglises pour y faire des Presches, afin que les Protestans puissent avoir l'exercice de leur Religion, dans des lieux où on ne la connoist que pour l'avoir en horreur. Ils se representent déjà ces Armées nombreuses d'Heretiques, qui se trouvant par tout les plus forts, donneront la Loi aux Catholiques; & quoique son Excellence & les Ministres des Alliez, puissent dire au contraire, rien ne sera capable de les rassurer. Les Ecclesiastiques sont comme vous sçavez, la plupart Gens sçavans & d'une vie exemplaire: Ils ont un grand credit parmi le peuple, & on ne peut assez louer leur zele pour le service du Roi. Cependant de la maniere dont j'en connois plusieurs, je ne voudrois pas répondre, que s'ils estoient une fois persuadez, comme il s'en faut fort peu qu'ils ne le soient, que la Religion Catholique fut ici en quelque peril, ils ne fussent capables d'animer les peuples pour sa défense, & vous pouvez juger ce qui pourroit arriver dans un semblable desordre. Car si le seul motif de la Religion a porté souvent les peuples les plus soumis aux dernieres extremités, on pourroit ici craindre la même chose, sur tout quand l'interest des Ecclesiastiques s'y trouveroit mêlé. Soiez persuadé, MONSEIGNEUR, que les riches Abbaies, les Chapitres, & tant de bons Beneficiers, ne sont pas sans inquietude, quand ils entendent dire que nous aurons l'année prochaine trente ou qua-

rante mille hommes, Anglois, Hollandois, ou Huguenots refugiez, & qu'ils apprennent en mesme tems qu'on met en vente en Angleterre & en Irlande tous les biens des Catholiques; qu'ils voient des affiches dans les Gazettes Flamandes, pour indiquer des Chanoines d'Utrecht ou de Boileduc à vendre. Oüi, il ne faut pas vous tromper, ils craignent qu'il ne leur en arrive autant, sçachant bien que quand une fois les Protestans seront en possession de ces biens, & qu'ils auront des Places de seureté, toutes les forces du Roi nostre Maistre ne seront pas capables de les en chasser. Que si par malheur il arrivoit que quelques Ecclesiastiques zelez, quand ce ne seroit que ces Seminaristes Anglois, qui font la dernière pitié, & qui sont dépoüillez de tout par celui dont on nous fait esperer une puissante protection, se missent par desespoir ou par un zele mal entendu, à exhorter les peuples à défendre la Religion de leurs Peres, je doute fort que toute l'autorité de ceux qui gouvernent en ce Pais-ci, fut capable d'empescher quelque grande revolution. Car enfin ils n'auroient qu'à ouvrir leurs portes aux François, & si la moindre ville avoit fait cette démarche, peut-estre qu'elle ne seroit pas seule. Vous contez peut-estre sur la haine des deux Nations, qui est asseurement fort augmentée par tous les maux qu'ils nous ont faits & qu'ils nous font tous les jours. Mais d'un autre costé on les craint, d'autant plus qu'il paroist que les Alliez les craignent aussi, sur tout depuis la Bataille de Fleurus, qu'on nous a, dit-on, fait gagner à Madrid, quoi que je vous assure qu'elle a esté ici parfaitement perdue. Si vous aviez vü comme nous, l'embarras & l'irresolution où tous nos Grands Capitaines ont esté depuis cette Journée, le soin qu'ils ont eu de ne pas sortir de nostre Pais, & la tranquillité avec laquelle ils y ont laissé vivre les François, vous comprendriez aisément que nos Flamands n'ont pas tort de n'avoir plus de confiance en eux. J'avoüe que les François leur ont esté toujourns fort odieux, mais soiez persuadé que cette haine est bien diminuée par l'amour de la Religion, qui seroit peut-estre opprimée si la France ne la soutenoit. Je sçais bien que les François parlent ainsi; mais nos peuples le croient, & en effet n'ont-ils pas raison? Les Traitez faits avec le Roi Guillaume pour la sureté de la Religion Catholique, ne leur mettent pas l'esprit en repos. Ils sçavent de quelle maniere il a observé ceux qu'il avoit fait comme Hollandois avec le Roi Jacques son Beau-pere, ainsi que les paroles données dans ses Declarations & dans ses Harangues aux Parlemens. Enfin ils n'ignorent pas qu'il a changé déjà trois ou quatre fois de maximes depuis qu'il parvenu à la Couronne, qu'il a abandonné tous ceux qui l'ont le mieux servi, & ils ne doutent pas qu'il ne sacrifiat aussi volontiers ses Alliez, si une fois il n'en avoit plus affaire. Il est vrai qu'en ce Pais-ci nous ne comprenons pas comment le Roi nostre Maistre s'y fie, sur tout après que l'Empereur a perdu des Conquestes qui assuroient la Chrétienté à tout jamais, & mettoient sa Maison en estat de donner la Loi à toute l'Allemagne, & peut-estre à toute l'Europe, pour s'estre laissé tromper par ses vaines promesses. Mais quand il y auroit sujet de s'y fier, quel conte peut-on faire sur une Armée de Rebelles, prests toujourns à changer de parti, & sur tout à ces Huguenots François, qui non seulement portent les Armes contre leur Patrie, mais qui ont esté les principaux instrumens de la trahison concertée contre le Roi Jacques, qui les avoit receus avec trop de facilité, & leur avoit

accordé plus de graces qu'ils n'en auroient osé demander. En verité c'est beaucoup hazarder, de remplir ce Pais-ci de Gens sans foi & sans loi, qui n'entretiendront leurs hostes que de leurs prouesses contre des Prestres & des Catholiques. Il y a encore plus de peril à laisser apprendre à nostre bon peuple, tout ce qu'ils ont fait pour déposer un Roi legitime, sous le ridicule pretexte d'avoir violé le Contrat original entre lui & ses Sujets; maxime qu'il n'est pas à propos de renouveler, après ce qu'elle a fait faire aux Aragonois & aux Catalans, à qui on sçait assez qu'elle n'a jamais déplû. Enfin il est tres-perilleux d'accoutumer nos Flamans à entendre toutes fortes de blasphemes contre la Religion, pour laquelle nous les voions prests d'exposer leurs vies. Il est de l'interest de S.M. de conserver les Pais-Bas: mais il n'en est pas moins de conserver les Peuples dans une heureuse ignorance de ces abominables maximes, & sur tout dans la veritable Religion, puisque l'experience du siecle passé, a fait connoître qu'aussi-tost que l'Herésie se fut repandue en ces Pais-ci, ceux qui en furent infectez renoncerent à l'obéissance qu'ils devoient à leur legitime Souverain. Vous sçavez assez que ce n'est pas la force des Armes de S. M. qui tient ces peuples dans le devoir: c'est leur Religion & une droiture naturelle qui les conservent dans la soumission, & leur font souffrir patiemment tous les malheurs causez par la foiblesse du Gouvernement qui les accable depuis si long-tems. Les interests que le Roi nostre Maistre peut avoir communs avec les Alliez, ne sont pas comparables à celui qu'il a de ne pas laisser corrompre ces bons sentimens de ses fideles Sujets, & encore moins la Religion qui en est le principe. Mais si le mauvais estat de ses affaires fait qu'il ne puisse conserver ce Pais sans en abandonner une partie, qu'on y prenne garde, je vous le repete: car nos Flamans ne se laisseront pas vendre facilement. Si on leur vouloit donner de nouveaux Maistres, cela leur pouroit faire naistre l'envie d'en chercher, & ils préféreroient sans doute ceux sous qui leur Religion seroit en sureté, & leur repos aussi peu troublé, que celui des Villes conquises par la France, que les Alliez ne regardent que de fort loin & avec respect. Voilà, MONSIEUR, ce que mon devoir & ma conscience m'obligent de vous écrire comme une des plus importantes affaires de ce Pais-ci. Vous en ferez l'usage que vous jugerez à propos. Je prie Dieu, cependant qu'il inspire Sa Majesté & son Conseil, en sorte que nous puissions voir bien-tost la fin de tant de malheurs par une bonne Paix, qui nous seroit plus necessaire que les Victoires des Alliez. Aussi pour vous parler franchement, nos Gens de bien ne songent gueres à eux dans leurs prieres, & il y en a qui se feroient un grand scrupule d'avoir prié pour la Ligue, quand ils pensent qu'elle a pour chef le plus grand ennemi de la Religion Catholique, & c'est tout dire. Car nonobstant les éloges extravagans & blasphematoires qu'en vient de faire à la honte éternelle du Duc de Savoie, un petit Homme qui après cent autres méchantes figures, fait celle de son Envoié en Hollande & en Angleterre, nos Compatriotes ne regardent pas le Roi Guillaume comme un Heros choisi de Dieu pour executer ses desseins éternels. Ils sont trop simples pour entendre ce galimatias, & ils appellent les choses par leur nom. Dieu comble S.M. de prosperitez, qu'il la conserve pour le bien de la Chrétienté; qu'il la délivre de tels Alliez, & qu'il donne à ses Ennemis de tels Gendres, de tels Amis, de tels Officiers, & de tels Maistres. Je suis, &c.